

DE LA VARIATION À LA RECONSTRUCTION : CONSIDÉRATIONS SUR LE *N(N)* DES CONSTRUCTIONS GÉNITIVALES DU BERBÈRE

par

Catherine Taine-Cheikh

0. INTRODUCTION

Le berbère se caractérise par une forte variation, ce qui a amené l'un des grands berbérissants français à parler d'une « langue [qui] s'éparpille directement ou à peu près en une poussière de parlers » (André Basset, 1952 : 1). L'auteur ne niait pas pour autant l'existence de nombreux traits communs à l'ensemble des parlers, mais semblait éviter la question de l'unicité ou de la pluralité des langues berbères (question à laquelle d'autres auteurs ont répondu de façon divergente, voir notamment Chaker, 1995 : 7 et *sq.*, Galand, 2010 : 4 et *sq.*). Au total, les deux affirmations – diversité Vs unité – sont sans doute vraies à la fois, les différences de point de vue correspondant en grande partie à une question de distance par rapport à la réalité linguistique, celle-ci pouvant être appréhendée soit à travers ses lois générales, soit à travers les données les plus détaillées.

La construction génitive peut être considérée comme un bon exemple de l'unité du berbère, car on tend à retrouver, d'un parler à l'autre, des règles communes et des exceptions similaires, voire identiques. Le connecteur *n* (ou une de ses variantes) étant attesté dans tous les parlers et ses conditions d'emploi apparaissant comme relativement unifiées, la question primordiale semble être celle de son origine. D'où vient ce connecteur qui est présent (sauf exception) dans la construction génitive ? Y a-t-il lieu de distinguer deux entités (un connecteur et une préposition) et/ou deux variantes (*n* et *nn*) ?

Ces questions ont déjà reçu diverses réponses sur lesquelles je reviendrai dans la troisième partie. Cependant, je pense pouvoir contribuer au débat en mettant l'accent sur certains faits particuliers – des faits observés à la marge, mais dont la portée peut être importante dans une perspective diachronique.

Comme il s'agit ici de redonner toute sa signification aux exceptions, je consacrerai la première partie de cet article au zénaga – une des langues berbères les plus divergentes – avant de présenter la construction génitive dans les autres parlers. Ce choix, légitimé par le fait de partir de la langue que j'ai étudiée et de mes propres données, est aussi le moyen de commencer par le tableau le plus simple, caractérisé par le plus petit nombre d'exceptions pour aller, dans la seconde partie de l'article, vers les tableaux plus complexes.

Remarque : je respecterai dans la mesure du possible les transcriptions des auteurs cités, mais procèderai à quelques homogénéisations et, parfois, à une simplification des notations (en particulier, la notation des accents ne sera pas toujours reprise).

1. LES CONSTRUCTIONS GÉNITIVALES EN ZÉNAGA

Le zénaga est une langue en voie de disparition dont les derniers locuteurs (généralement bilingues berbère zénaga et arabe ḥassāniyya) vivent dans l'extrême sud-ouest de la Mauritanie, non loin du fleuve Sénégal. C'est la langue principale d'une des branches du berbère, celle dite « de l'Ouest » ou « du Sud-Ouest » qui est réputée s'être séparée en premier du tronc commun de la famille linguistique (Aikhenvald, 1988, Kossmann, 2020). Elle a, entre autres caractéristiques, celle d'avoir conservé la laryngale occlusive ʔ, pratiquement disparue partout ailleurs comme phonème, et d'avoir eu tendance à compenser la disparition de la laryngale fricative *h* par un allongement des voyelles brèves (Taine-Cheikh, 1999, 2004 et 2005a)¹.

Depuis au moins un siècle, le zénaga n'est plus guère attesté que dans trois groupes tribaux : celui des Idābləḥsān, celui des Tāndġa et celui des Äwlād Däymān (voir carte dans Taine-Cheikh, 2008 : XI). Mon informateur appartenait au premier groupe – celui qui compte encore le plus grand nombre de locuteurs – et c'est sur les données collectées auprès de lui entre 1997 et 2012 que je m'appuie principalement².

1. Sur ces deux points, il n'y a pas de convergence nette avec la tetserret, bien que cette langue du Niger (également en voie de disparition) soit considérée comme proche et relevant sans doute de la même branche du berbère (Lux, 2013).

2. Mohameden Ould Ahmedou Yahya est décédé brutalement en 2014.

De manière générale, les différences dialectales sont peu importantes, mais certaines constructions génitiales font partie des rares domaines où des variations ont été relevées. Je traiterai de ces particularités en 1.3.3., parmi les quelques cas où le connecteur *n* est absent. Auparavant, je décrirai tous les emplois de *n* (ou *nn*) en classant les différentes constructions selon la nature catégorielle du déterminant et du déterminé.

Dans tous les cas, l'ordre est identique : le déterminé précède le déterminant.

1.1. *n* + déterminant nominal

1.1.1. *Le déterminé est nominal*

Lorsque la construction génitive comprend deux nominaux, elle est du type $D^{\acute{e}} n D^{ant}$ et chacun des nominaux tend à garder son autonomie accentuelle³.

Si le connecteur *n* est réalisé seul, il n'est jamais accentué. Il prend la forme [ən] où le schwa [ə] représente une réalité purement phonétique. Cependant, dans le débit normal, il devient souvent un clitique du déterminé, plus rarement du déterminant. Dans ce cas, le schwa n'est pas toujours présent, notamment si le déterminé se termine par une voyelle – même si celle-ci est suivie de la glottale ʔ comme en (3 a)

- | | | | | |
|------|---------------------|------------------|-----------------|---|
| (1) | <i>äwägər</i> | <i>ən</i> | <i>täššugəL</i> | « le serpent à [litt. de] la grande cuiller » |
| (2) | <i>täʷrəss=ən</i> | <i>äffäyräg</i> | | « le trou dans [litt. de] l'enclos » |
| (3a) | <i>əmmiʔ=n</i> | <i>ĩđi</i> | | « gueule de chien » (mesure de longueur) |
| (3b) | <i>əmmiʔ=Nʷ=ĩđi</i> | | | « gueule de chien » (mesure de longueur) |
| (4) | <i>uɔmum</i> | <i>əNʷ=ətSän</i> | | « fait d'atteindre l'âge de porter des habits » |

Lorsque le déterminant est mono- ou dissyllabique et qu'il commence par une voyelle (cas de *ĩđi* « chien » et de *ətSän* « habits »), le *n* peut se cliticiser au déterminant en se palatalisant (palatalisation qui s'accompagne généralement d'une tension – celle-ci est marquée par l'usage d'une majuscule). Le fait que l'expression « gueule de chien » désigne par ailleurs une mesure de longueur ne semble pas décisif. De même, il semble que le déterminé puisse perdre son accent propre (cas probable de *əmmiʔ* - en [3b]) ou le conserver

3. Faute d'une étude scientifique exhaustive de l'accentuation en zénaga, je ne fais que donner des indications partielles sur cette question.

comme *uʔmum* en (4)). En revanche, la voyelle qui suit le *N*^v semble fortement accentuée.

La construction génitive exprime la possession, mais pas seulement. La relation sémantique varie notamment en fonction de la sous-classe d'appartenance du déterminé : nom concret (être vivant comme *āwāgār* « serpent », partie du corps comme *əmmi* « bouche »), nom abstrait comme *taqwād* « force », nom verbal comme *uʔmum* « fait d'atteindre l'âge... », nom adjectival (ou d'habitude) comme *āmugum* « enfonceur, qui a l'habitude d'enfoncer », etc.

1.1.2. Le déterminé est pronominal

En zénaga, on trouve de nombreux syntagmes, figés ou non, où le déterminé est un déictique fonctionnant comme un pur « support de détermination »⁴. Il est alors toujours suivi de *n*.

Très souvent, ce déictique prend la forme *ə=n* dont la réalisation phonétique se confond avec celle du connecteur *n* après voyelle : *ən*. Cependant il peut varier en genre et en nombre et signifie selon les cas « un (une, des) de/à... », « celui (celle, ceux) de/à/qui a... » : M. SG *ə=n*⁵, F. SG *tə=n*, M. PL *ā=n*, F. PL *tā=n*.

Il est fréquent dans les toponymes et les noms de plante⁶ :

(5a) *ə=n=täyāmuT*

« celui à la graminée *Pennisetum mollissimum* » (Boutilimit, toponyme)

(5b) *tə=N^v=āymūn*

« arbuste *Pergularia tomentosa* » (litt. « celle aux peaux »)

L'exemple (5b) montre que le connecteur *n* peut présenter la même variation devant voyelle qu'avec un nominal⁷.

4. Galand (2002 : 206) nomme ainsi « un nominal dont la fonction propre est de recevoir un déterminant, élément démonstratif, proposition relative ou complément déterminatif : ainsi le français *celui* dans *celui-ci*, *celui que j'ai vu*, *celui de Jean* ».

5. Cela découle du fait que la voyelle centrale *ə* est tantôt un simple point d'appui vocalique, tantôt une variante de *i* ou de *u* (l'opposition entre les deux voyelles d'avant/i/et/u/ étant généralement neutralisée – voir cependant une exception en 1.2.).

6. Cette tournure est l'équivalent, en arabe, des constructions à premier constituant *bū-* ou *umm-* (litt. « père de... », « mère de... »). Voir les correspondants, dans l'arabe hassāniyya de Mauritanie, de *ə=n=täyāmuT* et de *tə-N^v=āymūn* : respectivement *bū=tilimīt* (« celui [litt. père] à graminée *Pennisetum mollissimum* ») et *ummi=əž=žlūd* (« celle [litt. mère] aux peaux »).

7. Quelques expressions présentent des variantes anciennes où une labialisation remplace l'habituelle palatalisation, ainsi dans *ən=w=älläy* (variante de *ən=älläy*) « celui à

Il faut noter que la forme *ān* (identique à la forme M. PL du déictique précédent) sert par ailleurs à former librement des syntagmes, figés ou non, exprimant une époque ou un endroit particulier :

- (6a) *ā[=]n=uzum*
« période de/du jeûne ; *spéc.* mois de/du ramadan »
- (6b) *ā[=]n=tiʔrših*
« endroit où on égorge » (litt. « endroit d'égorgement »)

ān paraît là encore se décomposer en un support de détermination (*ā*-invariable) suivi de *-n*. Cependant il pourrait s'agir originellement d'une forme nominale de même racine que *īn* « tente » PL *ānān* (*ān* est d'ailleurs attesté avec le sens de « ensemble d'une dizaine de tentes »). Dans ce cas, le sens premier de *ān*- serait celui d'« endroit », le sens temporel de « moment, période, époque » n'apparaissant que secondairement⁸.

1.2. *n(n)* + déterminant pronominal

Comme en 1.1., il faut distinguer deux cas selon la nature du déterminé.

1.2.1. *Le déterminé est nominal*

Avec un déterminant pronominal, le déterminé nominal est normalement suivi du connecteur *n* (ou *nn*), éventuellement précédé d'une voyelle brève plus ou moins fermée (*ə/i*). Il existe cependant une exception, celle de 2F.SG où *n* n'apparaît pas devant *m*. S'y ajoute le cas particulier de la 1SG où il y a métathèse entre le *n* et la laryngale, marque de première personne⁹.

La colonne 3 du tableau (1) fournit un exemple de cette construction qui correspond en français à l'emploi d'un « adjectif » possessif, mais devrait se traduire par une construction prépositionnelle : *täyimt=ən=š* litt. « chamelle de lui/d'elle ».

2M.SG	<i>-(ə)n=k</i>	<i>täyimt=ən=k</i>	« ta chamelle (à toi M) »
2F.SG	<i>-(ə)m</i>	<i>täyimt=əm</i>	« ta chamelle (à toi F) »
3C.SG	<i>-(ə)n=š</i>	<i>täyimt=ən=š</i>	« sa chamelle »

la [longue] vie » ou dans *ən=w=akšūḍan* « celui aux coquillages » (> toponyme *Nouakchott*).

8. À l'appui de cette hypothèse, je signalerai les exemples touaregs du Mali : *a-hən=-zabbu* « host (of a traveler) » et *a-hən=s-əwət* « crossing river; crossing place, ford ». Ce sont en effet deux des composés figés que Heath (2005 : 267-8) a relevés avec un premier élément *-hən-* « house » (correspondant du zénaga *ān* « tente ; *par extension* maison »).

9. La métathèse permet d'éviter la chute de la laryngale (marque de 1SG) qui se produit régulièrement lorsque ce phonème se retrouve en position finale.

1C.PL	-(i)nn=aʔn	täyimt=inn=aʔn	« notre chamelle »
2M.PL	-(i)nn=ün	täyimt=inn=ün	« votre chamelle »
2F.PL	-(i)nn=ägəmn ^v äð	täyimt=inn=ägəmn ^v äð	« votre chamelle (à vous F) »
3M.PL	-(ə)n=šän	täyimt=ən=šän	« leur chamelle »
3F.PL	-(ə)n=šəN ^v äð	täyimt=ən=šəN ^v äð	« leur chamelle (à elles F) »

Tableau (1) : série A des pronoms après *n*

Cette série A ne s'emploie qu'après *n* mais elle présente des points communs avec d'autres séries pronominales : la série B usitée après les autres prépositions (telle la préposition *oʔf* « sur ») et la série C des pronoms compléments d'objet indirect du verbe. Les trois séries ont notamment en commun d'avoir l'élément *š* comme marque de 3^e personne.

1C.SG	<i>oʔf=i</i>	« sur moi »	<i>-iʔh/-iʔ=(n/ð)</i>	« à moi »
2M.SG	<i>oʔf=ki</i>	« sur toi M »	<i>-āg</i>	« à toi M »
2F.SG	<i>oʔf=kāmm</i>	« sur toi F »	<i>-ām</i>	« à toi F »
3C.SG	<i>oʔf=š</i>	« sur lui/sur elle »	<i>-āš</i>	« à lui/à elle »
1C.PL	<i>oʔf=näg</i>	« sur nous »	<i>-aʔnäg</i>	« à nous »
2M.PL	<i>oʔf=kün</i>	« sur vous »	<i>-āgün</i>	« à vous »
2F.PL	<i>oʔf=kəmn^väð</i>	« sur vous F »	<i>-ägəmn^väð</i>	« à vous F »
3M.PL	<i>oʔf=šän</i>	« sur eux »	<i>-āšän</i>	« à eux »
3F.PL	<i>oʔf=šəN^väð</i>	« sur elles »	<i>-ānšəN^v(äð)</i>	« à elles »

Tableau (2) : séries de pronoms B et C

En revanche, ces séries se distinguent assez nettement de la série E des pronoms compléments d'objet direct du verbe (voir ci-dessous).

1.2.2. Le déterminé est pronominal

Il existe en zénaga une série spécifique de pronoms possessifs, dont une occurrence est apparue dans l'énoncé suivant :

(7)	<i>äyð</i>	<i>äð</i>	<i>ənn=uʔh/ənn=uʔn</i>
	ce(ci)	COP	à=moi/le_mien
	« c'est à moi, c'est le mien »		

Le féminin est en *tənn-* mais il n'y a pas de pluriel¹⁰. La spécificité de cette série pronominal apparaît bien dans le tableau (3) où figurent la série D des

10. Nicolas (1953 : 38), qui signalait déjà l'absence de pluriel, donnait souvent plusieurs variantes pour le M. SG, celles-ci sont donc en partie différentes des miennes.

pronoms possessifs ainsi que la série E des pronoms compléments d’objet direct du verbe qui partage certaines caractéristiques de la série D.

Dans la série D, le *n* est géminé à toutes les personnes : *nn*. Cela pourrait s’expliquer par la position intervocalique qui n’admet guère de *n* non géminé. Cependant la forme même des suffixes pronominaux (notamment celle de 3M.PL : *ənn-əðän* et non **ən-ðän*) semble contrainte par celle du connecteur – et non l’inverse.

1C.SG	<i>ənn=uʔh/=uʔn</i>	« le mien »	<i>-iʔh/-iʔ-</i>	« me »
2M.SG	<i>ənn=aʔk/=äkkäk/=ägi</i>	« le tien (à toi M) »	<i>-ki</i>	« te M »
2F.SG	<i>ənn=äkkäm</i>	« le tien (à toi F) »	<i>-käm</i>	« te F »
3M.SG	<i>ənn=ih</i>	« le sien (à lui) »	<i>-ti/- (i)h¹¹</i>	« le »
3F.SG	<i>ənn=ih</i>	« le sien (à elle) »	<i>-täð/-iyäð</i>	« la »
1C.PL	<i>ənn=äkkän</i>	« le nôtre »	<i>-aʔnäg</i>	« nous »
2M.PL	<i>ənn=ättän</i>	« le vôtre »	<i>-kūn</i>	« vous »
2F.PL	<i>ənn=äðkəmnʷäð</i>	« le vôtre (à vous F) »	<i>-kəmnʷäð</i>	« vous F »
3M.PL	<i>ənn=əðän</i>	« le leur »	<i>-ðän/-nän</i>	« les »
3F.PL	<i>ənn=əðəNʷäð</i>	« le leur (à elles F) »	<i>-[ð]əNʷäð</i>	« les F »

Tableau (3) : séries des pronoms D (pronoms possessifs)
et E (compléments OD après les verbes)

En dehors des formes de 1C.PL et 2M.PL, assez différentes, les séries D et E sont nettement convergentes aux autres personnes. On retiendra en particulier les formes de 3^e personne, distinctes des formes avec *š* des séries A, B et C. Par ailleurs, on notera, pour la 1C.SG, la voyelle *-u-* caractéristique de la série D, par opposition à la voyelle *-i-* attestée dans les autres séries.

1.3. Cas sans *n* (ni *nn*)

Dans certaines constructions génitinales, le connecteur *n(n)* est, soit facultatif, soit absent. Quatre cas sont à distinguer.

1.3.1. Nominaux à finale *-n*

Lorsque le déterminé se termine par la nasale *n*, la présence du connecteur *n* est facultative. Dans la mesure où tous les pluriels se terminent par *n* en zénaga (la terminaison est en général *-än* pour les M.PL et *-(t)ən* pour les F.PL,

11. Cette variante ainsi que les variantes 3F.SG *-iyäð*, 3M.PL *-nän* et 3F.PL *-əNʷ(äð)* sont usitées après les verbes à dernière radicale ʔ (Taine-Cheikh, 2004 : 181). Exemple : *yəʔšiʔ=h* « il l’a acheté ».

voir Taine-Cheikh 2006), les syntagmes de détermination du type D^é – D^{ant} ne sont pas exceptionnels, que le déterminant soit nominal ou pronominal.

- | | | | | |
|-----|---|-----------|----------------|----------------|
| (8) | <i>tuḍḍäyn=š</i> | <i>äð</i> | <i>tuḍḍäyn</i> | <i>taɁwugt</i> |
| | yeux.[de]= PR.3SG | COP | yeux.[de] | alouette |
| | « ses yeux sont [beaux comme] les yeux de l'alouette. » | | | |

Faidherbe (1877 : 9) avait déjà noté que la juxtaposition directe des deux substantifs était de règle lorsque le premier substantif était un pluriel. Pour ma part, j'ai relevé des occurrences où (ə)n était présent après un nominal PL en -n, mais aussi des occurrences où (ə)n était absent après un nominal SG à terminaison -n. Si le ān- « endroit (de) ; temps (de) » du § 1.1.2. était à analyser comme un nominal, il entrerait aussi dans cette sous-catégorie.

1.3.2. Numéraux < 11

Les numéraux peuvent être employés, soit seuls, soit suivis d'un nom compté. Leurs formes, comme les constructions dans lesquelles ils entrent, peuvent varier d'un cas à l'autre. On doit notamment distinguer les numéraux de « deux » à « dix » et ceux de « onze » à « dix-neuf » du point de vue de leur construction (Taine-Cheikh, 2005b). Alors que les numéraux ≥ 11 présentent régulièrement la préposition ḍäg devant le nom compté¹², les numéraux ≤ 10 sont suivis directement du nominal (au pluriel – sauf après « un ») avec lequel ils s'accordent en genre :

- | | | | |
|------|----------------|---------------|---------------------|
| (9a) | <i>əššäy</i> | <i>iɁymān</i> | « sept chameaux » |
| (9b) | <i>əššäyāt</i> | <i>tiɁmən</i> | « sept chammelles » |

Plutôt que de considérer le numéral *əššäy* comme un quasi-adjectif déterminant le nominal qui suit (alors que l'adjectif vient régulièrement après le nominal en berbère, comme la proposition relative), je considère qu'il s'agit d'une construction génitive du type D^é – D^{ant} de sens particulier.

1.3.3. Autres nominaux

En zénaga, les pronoms démonstratifs (M. SG « ceci, celui[-ci] » *äð*, « celui-là » *äɁð* et « celui-là [qu'on peut voir] » *ān*) ne peuvent pas recevoir de déterminant nominal, qu'il soit précédé par *n* ou non. Cependant, il existe des formes nominales apparentées au verbe *yiyä* « posséder, avoir » (correspondant à *el* en touareg, *ila* en kabyle, etc.) qui présentent quelques similitudes formelles avec les pronoms démonstratifs. Ces formes, qui signifient « celui à, celle à » au sens de « propriétaire de ; maître, maîtresse

12. Les noms des dizaines, centaines et milliers, invariables en genre, peuvent aussi se construire avec *n* suivi d'un nominal au pluriel.

de ; possesseur de »¹³, peuvent se construire, soit avec *n*, soit sans *n*. La forme *täyaʔð* du F.SG est identique dans les deux constructions, alors que les variantes *wäyaʔ-/wäy(a)ʔð* du M.SG et *dyaʔ-/dyaʔð* du PL sont spécialisées : celles à finale -ð sont usitées dans des constructions directes alors que celles sans finale -ð sont toujours suivies de *n*.

- (10a) *wäyaʔ=n* *äyiʔm* / *wäyaʔð* *äyiʔm*
 « propriétaire de/du chameau »
- (10b) *nättaʔhäð* *äð* *täyaʔð* [ən] *taqwäð* *əNʔ=üy*
 elle COP maîtresse [de] force de=cœur
 « elle est courageuse »

Les seuls autres nominaux (au sens large) qui apparaissent aussi dans des syntagmes de détermination sans *n* sont ceux à valeur superlative : *ägär* « (le) pire, (très) mauvais » et *ägmä^h* « meilleur, bon » (Taine-Cheikh, 2012 : 273 et *sq.*). Comme les numéraux 2–10, ils viennent en tête du syntagme et s'accordent en genre et en nombre avec le nominal qui suit. À la différence d'*ägär*, *ägmä^h* (M.PL *əgmä^h*) peut également être suivi de *n*¹⁴ :

- (11) *əgmä-y* *uşşan* / *əgmä=n* *uşşan*
 « meilleurs jours »

1.3.4. Particularités dialectales

Chez les Idäbləhsän, la sphère d'emploi des constructions directes est, au total, fort limitée. En revanche, dans les autres groupes tribaux (celui des Tändğa et celui des Äwlād Däymān), ces constructions sont plus largement attestées. En effet, l'absence de *-n-* devant les pronoms affixes ne se limite pas, chez eux, au pronom de 2F.SG *-m*, mais s'étend à celui de 2M.SG *-k* et de 3M.SG *-š* (parfois même au 3M.PL *-šan*). Mes données sur les Tändğa confirment les notations des auteurs plus anciens (Basset, 1909 : 22 ; Nicolas, 1953 : 39). Comparez :

- (12a) Tändğa : *ävuʔš=ək* « ta main (à toi M) »
 (12b) Idäbləhsän : *ävuʔš=ən=k* « ta main (à toi M) »

Cette variation dans les règles d'emploi du connecteur *n* est la plus notable des différences dialectales relevées en zénaga. Elle reflète certainement une étape dans l'évolution du syntagme de détermination.

13. Cette tournure a pour équivalent, en arabe, des constructions à premier constituant *mūl* ou *mūla* (litt. « maître de... »).

14. En l'absence du *n*, un *-y* de rupture de hiatus apparaît à la fin de *ägmä^h* (en remplacement de l'élément laryngal) quand le nominal qui suit commence par une voyelle.

Afin de préciser le sens le plus probable de l'évolution – vers une généralisation du connecteur *n* ou au contraire vers une perte de son emploi –, je vais m'attacher à décrire maintenant les caractéristiques les plus fréquentes des constructions génitatives en berbère.

2. LES CONSTRUCTIONS GÉNITIVALES DANS LES AUTRES PARLERS BERBÈRES

Le zénaga étant différent sur quelques points des autres parlers berbères, je suivrai, dans cette partie, un plan qui s'écarte partiellement de celui de la partie précédente. Je commencerai par traiter des occurrences, les plus nombreuses, où *n* (ou *nn~N*) est présent. J'examinerai ensuite ceux où le choix d'un déterminant ou d'un déterminé spécifique occasionne des exceptions à la règle générale.

2.1. Règle générale : présence de *n*

2.1.1. Syntagmes à déterminant nominal

Il existe des occurrences de *n* dans tous les parlers berbères et on peut affirmer que la présence du connecteur entre le nominal *D^é* et le nominal *D^{ant}* est partout caractéristique des constructions génitatives¹⁵. Cependant, la majorité des parlers présente, pour un pourcentage notable de lexèmes, une modification du nominal *D^{ant}*. Dans ce cas, la forme modifiée sera dite d'« état annexion » (EA) ou d'« état construit », par opposition à la forme non modifiée dite d'« état libre » (EL).

On peut résumer très succinctement les faits en disant que la modification, qui porte sur le début du mot, comporte le plus souvent, soit l'ajout d'une semi-consonne à l'initiale (*w-* devant les voyelles *a* et *u* ; *y-* [j] devant la voyelle *i-*), soit la réduction ou la chute de la voyelle préfixale (généralement celle qui suit la marque *t-* du féminin), soit l'un et l'autre¹⁶.

Cependant, l'analyse d'Elmedlaoui sur la tashlhiyt montre que la répartition entre les nominaux à états distincts (EL \neq EA) et ceux sans distinction

15. L'idée de qualification s'exprime souvent en berbère grâce à des lexèmes relevant fondamentalement de la classe des nominaux, mais susceptibles cependant d'apparaître dans des constructions particulières. Le cas des adjectifs du siwi (Schiattarella, 2020 : 252) illustre bien cette ambivalence de comportement (précédés de *n* comme les substantifs ou à suffixe *-a* comme les verbes). Je ne traiterai pas ici du cas particulier de ces nominaux.

16. Le passage de *a-* à *u-* comme dans EL *a-frux* vs EA *u-frux* peut être considéré comme le résultat d'une combinaison des deux phénomènes (l'ajout de *w-* et la réduction ou chute de la voyelle *a-*), aboutissant à une vocalisation de la semi-consonne : **w-frux* > *u-frux*.

d'états (EL = EA) dépend à la fois du statut de la voyelle initiale (préfixale vs radicale) et du schème considéré (d'une part M vs F, d'autre part SG vs PL). Je reproduis ci-dessous les données d'Elmedlaoui (2012 : 161) concernant quatre nominaux attestés aussi bien au masculin qu'au féminin : *a-frux* et *t-a-frux-t* « enfant », *i-slm* et *t-i-slm-t* « poisson », *ag^wmar* et *t-ag^wmar-t* « cheval ; jument », *izm* et *t-izm-t* « lion ; lionne »¹⁷.

	Voyelle initiale préfixée		Voyelle initiale radicale	
	EL	EA	EL	EA
M.SG	<i>a-frux</i>	<i>u-frux</i>	<i>ag^wmar</i>	<i>w-ag^wmar</i>
		<i>i-slm</i>	<i>izm</i>	<i>y-izm</i>
M.PL		<i>i-frx-an</i>	<i>ag^wmar-n</i>	<i>w-ag^wmar-n</i>
		<i>i-slm-an</i>	<i>askar-n</i>	<i>w-askar-n</i>
F.SG	<i>t-a-frux-t</i>	<i>t-frux-t</i>		<i>t-ag^wmar-t</i>
	<i>t-i-slm-t</i>	<i>t-slm-t</i>		<i>t-izm-t</i>
F.PL	<i>ti-frx-in</i>	<i>t-frx-in</i>		<i>t-ag^wmar-in</i>
	<i>t-i-slm-in</i>	<i>t-slm-in</i>		<i>t-izmaw-in</i>

Tableau (4) : marques d'état en tashlhiyt

Bien que la tashlhiyt fasse partie des langues berbères où l'opposition d'état existe, on notera que les types de nominaux présentant une forme d'EA différente de celle d'EL ne constituent guère plus de la moitié (ils ne sont majoritaires que pour le M.SG). Par ailleurs, il faut préciser que quelques parlers berbères (en particulier parmi ceux de l'aire orientale) ne connaissent pas du tout cette différenciation d'états, à l'instar du zénaga.

Alors que le complément d'objet direct et le topique en position préverbiale sont régulièrement à l'EL, l'EA est par excellence l'état du sujet postposé au verbe et celui des nominaux suivant la plupart des prépositions. Les parlers qui connaissent l'opposition d'état ne l'emploient pas de manière uniforme (pour plus de détails, voir Mettouchi, 2014), mais parmi eux tous emploient l'EA après le *n* du génitif.

Voici en (13) deux exemples du chaouia (Penchoen, 1973 : 25)¹⁸ et en (14) deux exemples du touareg malien que Heath (2005 : 263) présente comme des composés analytiques avec *ən*.

(13a) *lq.rn* *n^v=ilmss* « le côté du feu » (litt. côté de foyer)

17. Je n'ai pas reproduit les données concernant *uššn* « chacal » et *iskr* « ongle (du doigt) ». Ce sont des nominaux à voyelle initiale radicale, qui prennent dans tous les cas une semi-consonne (*w-* ou *y-*) comme *izm*.

18. À noter que pour l'auteur, *n^v* n'est que la variante de *n* devant voyelle ou semi-voyelle palatale, comme *n^w* est la variante de *n* devant voyelle ou semi-voyelle palatale, la nasale pouvant aussi s'assimiler à des consonnes subséquentes comme *l* ou *r*.

- (13b) *fus* *n=tsirt* « le manche du moulin » (litt. manche de moulin)
 (14a) *t-e-fætel-t* *[ən bəʔron]* « lampe à gaz » (litt. lampe de gasoline)
 (14b) *e-žædèd* *[n eyy]* « oiseau mâle » (litt. oiseau de mâle)

Dans ces exemples où le D^é et le D^{ant} sont des nominaux, l’existence d’une opposition d’état n’a de conséquence ni sur l’ordre ni sur la présence de *n*.

On remarquera que, d’après la notation des deux auteurs, le *n* semble rattaché au second nominal (voir les parenthèses ajoutées par Heath en [14]).

2.1.2. Syntagmes à déterminant pronominal

La série (A) des pronoms affixés aux noms est souvent identique à celle qui figure dans le tableau (5), réalisé d’après les données recueillies par Galand (1966 : 287) sur la tashlhiyt des Irhchan de l’Anti-Atlas marocain.

Cette série présente d’importants points communs avec la série (B) des pronoms affixés aux prépositions autres que *n* et avec la série (C) des pronoms d’objet indirect affixés au verbe. On retrouve en particulier, comme en zénaga, une marque commune (ici -s) aux 3SG, 3M.PL et 3F.PL, par opposition au -t des pronoms d’objet direct de 3^e personne.

En revanche, les caractéristiques de la série (A) sont ici un peu différentes de celle de la série (A) du zénaga figurant dans le tableau (1). Je retiendrai en particulier que la nasale du génitif (réalisée ici comme une tendue *N* à toutes les personnes autres que la 1SG) est présente même à la 2F.SG et que, d’autre part, un *w* semble avoir remplacé la laryngale à la 1SG : comparer -*inw* au zénaga -*iʔn*.

	Après des noms	Après des prépositions	Régime indirect (postverbal)
1C.SG	<i>inw</i>	<i>i</i>	<i>Y</i>
2M.SG	<i>Nk</i>	<i>k</i>	<i>ak</i>
2F.SG	<i>Nm</i>	<i>m</i>	<i>am</i>
3C.SG	<i>Ns</i>	<i>s</i>	<i>as</i>
1C.PL	<i>Nġ</i>	<i>nġ</i>	<i>anġ</i>
2M.PL	<i>Nun</i>	<i>un</i>	<i>awn</i>
2F.PL	<i>Nunt</i>	<i>unt</i>	<i>awnt</i>
3M.PL	<i>Nsn</i>	<i>sn</i>	<i>asn</i>
3F.PL	<i>Nsnt</i>	<i>snt</i>	<i>asnt</i>

Tableau (5) : séries A, B et C des pronoms affixes de la tashlhiyt

Voici des exemples puisés à la même source (Galand, 1966 : 287) illustrant les emplois de ces trois séries :

- | | | | |
|-------|--------------|------------|--------------------------------------|
| (15a) | <i>tigMi</i> | <i>Nsn</i> | « leur maison » (litt. maison d'eux) |
| (15b) | <i>dar</i> | <i>m</i> | « chez toi (à toi femme) » |
| (15c) | <i>fkiġ</i> | <i>ak</i> | « je t'ai donné » |

Il faut signaler toutefois que, contrairement à ce que laisse penser la notation adoptée par Galand, il y a bien affixation du pronom exprimant la possession. Ainsi en chaouia (Penchoen, 1973 : 25) :

- (16) *tiddar=.nn.ġ* « nos maisons » (litt. maison de nous)

Je reviendrai ultérieurement sur les parlers présentant une série (A) aux caractéristiques différentes ou des variations liées à la terminaison du nominal (voir en 2.3.1. et en 3.2.).

2.1.3. Cas du déterminé pronominal

Les constructions génitinales peuvent avoir, comme déterminé pronominal, des supports de détermination comparables à ceux du zénaga étudiés sous 1.1.2. Voici deux exemples relevés en chaouia avec le support déictique *wa* qui prend au pluriel la forme *gga* (Penchoen, 1973 : 25) :

- | | | | | | |
|-------|--------------------|--------------------|-------|---|----------------------------|
| (17a) | <i>wa</i> | <i>n=t-n.zzakt</i> | (17b) | <i>gga</i> | <i>n^v=iwzan</i> |
| | DEM.M.SG | de=F.EA-matin.SG | | DEM.M.PL | de= <i>iwzan</i> .M.PL.EA |
| | « celui du matin » | | | « ceux des <i>iwzan</i> » (nom d'un plat) | |

Selon Galand (2010 : 157), la construction à pronom support est fréquemment employée en touareg, y compris comme reprise d'un nominal qui le précède.

- | | | | | |
|-------|----------------------------------|-----------|---------------|--------------|
| (18a) | <i>wa</i> | <i>n</i> | <i>taməṭ</i> | |
| | DEM.M.SG | de | femme.F.SG.EA | |
| | « celui de la femme » | | | |
| (18b) | <i>amis</i> | <i>wa</i> | <i>n</i> | <i>taməṭ</i> |
| | chameau.M.SG.EL | DEM.M.SG | de | pays.F.SG.EA |
| | « le chameau celui de la femme » | | | |

La construction avec reprise comme en (18b) semble plus rare dans les autres parlers berbères. Voir cependant l'exemple (19) du siwi (Laoust 1931 : 98).

- | | | | |
|------|---|-------------|---------------------|
| (19) | <i>lḥatəm</i> | <i>wə=n</i> | <i>ṭaḍ=ənnəm</i> |
| | anneau.M. SG.EL | DEM.M.SG=de | doigt.F.SG=de.2F.SG |
| | « l'anneau de ton doigt » (litt. l'anneau celui de ton doigt) | | |

2.2. Règles spécifiques concernant le déterminé

Parmi les cas de construction génitive sans *n*, les plus nombreux sont ceux où l'absence de *n* s'explique par la nature ou les propriétés du déterminé. Si certains cas sont identiques ou similaires à ceux déjà vus en zénaga, ce n'est pas le cas du plus important, que j'examinerai en premier.

2.2.1. Noms de parenté (et assimilés)

Quelques nominaux, généralement dépourvus de préfixe de genre, font exception aux règles générales précédemment décrites. La liste de ces nominaux présente quelques variations d'un parler à l'autre¹⁹, mais il s'agit essentiellement de lexèmes relevant du vocabulaire de la parenté (ou, plus largement, de relation puisqu'on peut trouver aussi « maître » *mæssi* ou « maîtresse » *mæssa* en touareg).

Tout d'abord, il a été observé que les déterminants pronominaux avec lesquels ces nominaux sont employés constituent une série particulière, caractérisée par l'absence systématique de *n* à toutes les personnes et par quelques particularités à certaines personnes. Le tableau (6) reprend les données de Galand pour la tashlhiyt des Irhchan.

			Après consonnes	Après voyelles
1C.SG	—	1C.PL	- <i>ng</i>	- <i>t-ng</i>
2M.SG	- <i>k</i>	2M.PL	- <i>un</i>	- <i>t-un</i>
2F.SG	- <i>m</i>	2F.PL	- <i>unt</i>	- <i>t-unt</i>
3M.SG	- <i>s</i>	3M.PL	- <i>sn</i>	- <i>t-sn</i>
3F.SG	- <i>s</i>	3F.PL	- <i>snt</i>	- <i>t-snt</i>

Tableau (6) : série A' des pronoms affixes après les noms de parenté

L'absence de marque à la 1C.SG constitue l'une des caractéristiques de la série A' (à comparer avec le pronom *-inw* de la série A)²⁰. Une autre caractéristique est la présence, après voyelle, du *-t-* devant les affixes de pluriel²¹. Voici quelques exemples empruntés au kabyle (Naït-Zerrad, 2001 : 47) où les noms de parenté semblent toujours se terminer par une voyelle :

(20) *yemma* « ma mère » ; *mmi* « mon fils » ; *yemma=t-neg* « notre mère » ; *mmi=s* « son fils » ; *gma=s* « son frère » ; *xalti=k* « ta tante » ; *weltma=t-kent* « votre sœur » ; *baba=t-wen* « votre père »

19. En siwi la liste est particulièrement réduite puisque même *abba* « père » n'en fait pas partie (Schiattarella, 2020 : 244).

20. Elle connaît toutefois des exceptions, notamment dans le touareg du Mali. Heath (2005 : 261), qui parle dans ce cas de suffixes de possession inaliénable, signale *-eg*, *-g* et (parfois) *-i* comme formes alternatives.

21. Je reviendrai ultérieurement sur le cas des parlers sans *-t-*.

Dans de nombreux parlers berbères, une seconde spécificité – l'apparition d'une construction pléonastique – s'observe en présence d'un déterminant nominal : ce déterminant est normalement introduit par *n*, mais une forme pronominale figée de 3^e personne est obligatoirement affixée au nom de parenté²². Ainsi en kabyle (Naït-Zerrad, 2001 : 66) où l'on reconnaît, comme c'est le cas le plus fréquent, l'affixe -s de 3C.SG :

- | | | | | | | | |
|-------|--------------------------|----------|------------|-------|-----------------------|----------|--------------|
| (21a) | <i>mmi=s</i> | <i>n</i> | <i>gma</i> | (21b) | <i>yelli=s</i> | <i>n</i> | <i>tmurɛ</i> |
| | fil=[de]3SG | de | frère.M.SG | | fil=[de]3SG | de | pays.F.SG.EA |
| | « le fils de mon frère » | | | | « une fille du pays » | | |

Schiattarella (2020 : 243) donne cependant un exemple avec affixation du pronom de 3 PL. Cela montre que le figement n'est pas forcément complet, au moins en siwi où le nombre peut s'accorder avec celui du déterminant nominal.

2.2.2. Numéraux < 11

Dans de nombreux parlers berbères, les numéraux usités sont des emprunts à l'arabe, sauf pour les tout premiers cardinaux (« un » et « deux » notamment).

Si l'on considère l'emploi des noms comptés après les numéraux, on constate que le nominal est régulièrement introduit par *n*, selon la règle générale, sauf pour les cardinaux d'origine berbère, en particulier les numéraux inférieurs à « onze »²³. Dans ce cas, on a alors, comme en zénaga, une construction directe, sans *n*, avec accord en genre entre le cardinal et le nom compté. Voici des exemples en ouargli (Delheure, 1987 : 338).

- | | | | | | |
|-------|---------------|---------------|-------|-----------------|-----------------|
| (22a) | <i>təʃʃ</i> | <i>iɣɣal</i> | (22b) | <i>təʃʃ-ət</i> | <i>təyziwin</i> |
| | neuf.M.SG | âne.M.PL.[EA] | | neuf-F.SG | filles.F.PL.EA |
| | « neuf ânes » | | | « neuf filles » | |

22. Ce phénomène, bien connu en berbère, a été observé également dans les parlers arabes du Maghreb et dans certains parlers orientaux (Boucherit, 1999). Il n'est pas attesté en Mauritanie (ni en zénaga ni en arabe hassāniyya) et il serait intéressant de mieux en préciser l'extension pour le berbère.

23. Je laisse de côté la question du nombre (SG vs PL) après *n*, les noms comptés présentant la particularité, dans certains parlers comme la tashlhiyt et le touareg, de rester au singulier après les numéraux supérieurs à « dix » (Galand, 2002 : 213-4). Le choix du nombre pose un problème intéressant pour la reconstruction (Taine-Cheikh, 2005b : 277), mais il importe aussi à Galand (2010 : 162 et *sq.*) pour distinguer le « complément explicatif » (où le complété et le complément ont même référent) du « complément déterminatif » (à référents distincts). Cette distinction, bien qu'importante, me semble secondaire ici, car elle ne correspond pas à l'opposition entre les constructions directes et celles avec *n*.

2.2.3. Autres nominaux

Parmi les nominaux entrant dans une construction génitive sans *n*, on retrouve, dans la plupart des parlers, une petite série de lexèmes monosyllabiques comme *w* « celui de, fils de », M.PL *ayt* (ou *at*), *ult* « fille de », F.PL *ist* et, en touareg *kəl* « les gens de ». Bien que proches, sémantiquement, des nominaux vus en 2.2.1., ils n'admettent pas les mêmes déterminants. En effet, s'ils se construisent eux aussi directement, sans *n*, ils n'admettent que des déterminants nominaux (à l'EA). Je reproduis ci-dessous les exemples donnés par Galand (1966 : 293) :

- | | | | |
|-------|------------|----------------|-----------------------------|
| (23a) | <i>u</i> | <i>tmazirt</i> | « homme du pays » |
| (23b) | <i>ayt</i> | <i>ugadir</i> | « ceux d'Agadir » |
| (23c) | <i>ist</i> | <i>uzağar</i> | « les femmes de la plaine » |

Heath donne des exemples comparables en touareg du Mali et ajoute à cette petite série quelques éléments fournissant des composés plus ou moins figés. Si le fonctionnement de *-hæn/-hən* (dérivé de *é-hæn* « house ») est comparable aux précédents (voir les exemples donnés dans la note 8), celui de *èrk* « bad » présente des similitudes avec le fonctionnement des numéraux < 11 d'origine berbère. Comme eux, en effet, il s'accorde en genre avec le nominal qui suit. De fait, le *èrk* (F *tèrk*) du touareg correspond au zénaga *ägär* étudié en 1.3.3., à la différence près qu'il existe des formes de pluriel en zénaga (M. PL *əgär* F. PL *t(ə)gär*), non en touareg, comme le montrent les exemples suivants (Heath, 2005 : 267)²⁴ :

- | | | | | | |
|-------|--------------------|--------------------|-------|-------------------|------------------|
| (24a) | <i>t-erk</i> | <i>t-ə-məšer-t</i> | (24b) | <i>t-erk</i> | <i>t-ə-mšar</i> |
| | F-bad.[SG] | F-EA-campsite-SG | | F-bad.[PL] | F-EA-campsite.PL |
| | « a bad campsite » | | | « bad campsites » | |

2.3. Règles spécifiques concernant le déterminant

Dans deux cas, c'est une propriété du déterminant qui occasionne l'absence de *n*.

2.3.1. Affixes pronominaux du singulier

Dans le tableau (7), figure la série A des pronoms affixes telle qu'elle est usitée dans la tashlhiyt après les noms ordinaires. Elle se caractérise par la présence constante de *n* (sous la forme gémée aux autres personnes que la 1SG).

24. Pour plus de détails sur ces constructions, en zénaga et dans les autres parlers, voir Taine-Cheikh (2012 : 273-277).

Pour le berbère de Djerba, Brugnatelli (1998a : 120-1) n’a relevé qu’une série de pronoms affixes sans *n* (en dehors du *n* doublé de 1PL) et elle est usitée après tous les noms²⁵.

En dehors de ce cas assez isolé, on trouve quelques parlers où le *n* tend à n’apparaître que devant les pronoms affixes de pluriel : notamment le moza-bite (Delheure, 1989 : 148)²⁶, le ouargli (Biarnay, 1908 : 21), le kabyle (Naït-Zerrad, 2001 : 45-6), le berbère de Zuara (Serra, 1993 : 248) et la tetserret du Niger (Lux, 2013 : 433)²⁷. Dans le tableau (7), les voyelles figurant entre parenthèses ne sont présentes qu’après consonne.

	Djerba	Mzab	Kabylie	Zuara	tetserret
1C.SG	-(i)w	-(i)k ^w	-(i)w	-îu	ank
2M.SG	-(i)ḳ	-(ə)č	-(i)k	-îk	-ək
2F.SG	-(i)m	-nn-əm	-(i)m	-îm	-əm
3C.SG	-(i)s	-(ə)s	-(i)s	-îs	-əs
1C.PL	-(e)nneġ	-n-nəġ	-nneġ*	-ennaġ	-ənnank
2M.PL	-wen	-n-wəm/n-wən	-nwen	-enwen	-ənnetən
2F.PL	-(e)ḳmet	-n-čəmt	-nkent	-ennékmet	-ənnetnet
3M.PL	-(e)sen	-n-sən	-nsen	-ensen	-ənnəšən
3F.PL	-(e)sneġ	-n-sənt	-nsent	-ennésmet	-ənnəšnet

*Naït-Zerrad (2001 : 45) donne également une forme de 1F.PL : *nnteġ*.

Tableau (7) : séries A des pronoms affixes après les noms ordinaires (suite)

Ces données montrent que la variation n’est pas propre au zénaga et qu’il existe bien une tendance à employer plus systématiquement le *n* devant les affixes de pluriel. À noter cependant qu’il existe en Kabylie une seconde série, plus longue, où *n* est présent à toutes les personnes (Naït-Zerrad, 2001 : 46). L’emploi de la variante longue n’est obligatoire qu’en présence d’un autre déterminant comme en (25a) :

- (25a) *tasarut=agi=inek*
clé.F.SG.EL=DEM.SG=de.2M.SG
« cette clé à toi »

(25b) **tasarut=agi=k*

Je reviendrai ultérieurement sur la question de ces deux séries, qui existent aussi à Zuara.

25. Ce parler n’a pas de série spéciale pour les noms de parenté.
26. À noter que *-nn-* est présent aussi à la 2F.SG.
27. À Sened, selon Provotelle (1911 : 48-9), le *n* est régulièrement absent devant les affixes du singulier, mais il n’est pas toujours présent devant les affixes de pluriel.

2.3.2. Nominaux commençant par u- ou i-

Le dernier cas ne se pose que dans les parlers berbères où il y a une opposition d'état et ne concerne que les nominaux masculins ayant un EA en *u-* ou *i-*.

Plusieurs auteurs ont signalé l'absence possible de *n* devant des nominaux commençant par *u-* et *i-*. C'est le cas en particulier de Naït-Zerrad (2001 : 66) et de Kossmann (2000 : 107) : voir respectivement (26a) et (26b) pour le kabyle et (27a) et (27b) pour le rifain.

(26a)	<i>t-a-jewwag-t u-meksa</i>	(26b)	<i>t-a-jewwag-t n u-meksa</i>
	F-EL-flûte.SG M. EA-berger.SG		F-EL-flûte.SG de M. EA-berger.SG
	« la flûte du berger »		« la flûte du berger »
(27a)	<i>t-a-rya i-siwanən</i>	(27b)	<i>t-a-nəqqiṭ n i-məṭṭawən</i>
	F-EL-rigole.SG M.[EA]-aigle.PL		F-EL-goutte.SG de M.[EA]-pleur.PL
	« rigole des aigles »		« goutte de pleurs »

Pour Galand (2010 : 165), deux explications sont envisageables :

« ou bien la préposition *n* est réellement absente et la construction ancienne a été conservée [...], ou bien la préposition s'est assimilée à l'initiale du nom suivant et n'est plus perceptible. »

En ce qui le concerne, il opte pour la seconde hypothèse et considère qu'il ne s'agit que d'un cas particulier, globalement comparable aux assimilations observables quand *n*, suivi de *w-* ou *y-*, aboutit à *W* (ou *G^w* ou *B^w*) d'une part, à *Y* (ou *G*) d'autre part. Ainsi dans : *afus + n + w.rgaz > afus W.rgaz/G^w.rgaz/B^w.rgaz* « la main de l'homme ».

Je ne reprendrai pas ici les arguments, essentiellement d'ordre phonétique, que l'auteur développe à l'appui de sa thèse (voir Galand 2010 : 166-9), mais signale que les berbérissants sont très partagés sur cette question. On trouvera en Chaker (1988, 1995 : 43-45) un partisan de la première hypothèse – celle que je retiens ici.

Dans la 3^e partie, je vais revenir sur les variations de la construction génitive, voir quelles conséquences en découlent pour l'analyse de *n* et passer en revue plusieurs hypothèses.

3. ÉVOLUTION DES CONSTRUCTIONS GENITIVALES ET ORIGINE(S) DE *N(N)*

La question des constructions génitinales et de l'origine du *n(n)* a été souvent soulevée en berbère et je ne peux que profiter des études faites jusqu'à présent. Il me semble toutefois qu'on n'a pas assez tenu compte de toutes les variations, en particulier dans les constructions génitinales à pronoms suffixés.

L'examen détaillé des variations m'a amenée à envisager une double origine au connecteur *n(n)*. Je présenterai ces deux hypothèses en 3.2. et 3.3., mais auparavant, je montrerai dans quel sens s'est faite l'évolution du syntagme de détermination, après avoir identifié les constructions les plus archaïques. Pour cela, je m'aiderai de quelques comparaisons avec d'autres langues chamito-sémitiques (ou afro-asiatiques), en particulier parmi les variétés de l'arabe.

3.1. Bilan synthétique, en synchronie et en diachronie

À considérer les pronoms affixés aux noms en zénaga, il n'est pas possible de savoir *a priori* lequel des deux sous-systèmes est le plus ancien, celui avec *n* au singulier et au pluriel, usité par les Idābləhsān (IDH), ou celui sans *n* au singulier, usité par les Tendga (T) et les Āwlād Däymān (AD). En revanche, la prise en compte de toutes les données recueillies en berbère pourrait permettre de le déterminer.

3.1.1. La construction génitive avec déterminant nominal

Voici tout d'abord un tableau récapitulant les différents emplois de la construction génitive sans *n*.

Si l'on excepte les emplois avec les noms ordinaires (en particulier le cas du zénaga sur lequel je reviendrai en 3.2.), on constate qu'il y a des convergences significatives d'un parler à l'autre, en particulier s'agissant des noms de relation et des numéraux < 11. Cependant, au plan sémantique, les deux constructions sont assez divergentes et c'est avec les lexèmes de la dernière colonne (type « mauvais ») que les numéraux < 11 présentent des ressemblances.

	Noms ordinaires	Noms de relation type <i>u-</i> « fils » (D ^é)	Numéraux < 11 (D ^é)	Nominal du type « mauvais » (D ^é)*
zénaga	(D ^é en - <i>n</i>)	(<i>wayaʔð</i>)	oui	oui
touareg		oui	oui	oui
tashlhiyt	D ^{ant} en <i>u-</i> ou <i>i-</i> **	oui	oui	
kabyle	D ^{ant} en <i>u-</i> ou <i>i-</i> **	oui	(oui)	
mozabite	D ^{ant} en <i>u-</i> ou <i>i-</i> **	oui	oui	
ouargli	D ^{ant} en <i>u-</i> ou <i>i-</i> **	oui	(oui)	
ghadamsi		oui	(oui)	

* Je ne retiens pas ici les cas du kabyle et du tamazight où le correspondant du zénaga *ägār* et du touareg *erk* est devenu complètement invariable (Taine-Cheikh, 2012 : 275).

** Ce phénomène existe dans divers parlers du Maroc et d'Algérie (Chaker, 1995 : 44).

Tableau (8) : principaux emplois de la construction directe

Outre l'absence de *n* et le choix de l'EA (s'il existe dans le parler) pour le D^{ant}, un autre point commun à toutes ces constructions réside peut-être dans la tendance à se transformer en composé (ou syntème). Il faut d'ailleurs préciser qu'il y a de véritables composés dans le lexique berbère et qu'ils ont souvent pour origine une construction directe. Ainsi en kabyle (Naït-Zerrad, 2001 : 41) :

- (28a) *igesdis* (< *iges* « aile » + *idis* « côté ») : « côte »
- (28b) *asgersif* (< *asgar* « bois » + *asif* « rivière ») : « peuplier »

3.1.2. La construction génitive avec déterminant pronominal

Dans le tableau (9), j'ai représenté séparément les pronoms affixes du singulier et ceux du pluriel, certains parlers faisant une différence entre les deux (voir tableau [7]). De même, j'ai distingué le cas des noms de parenté de celui des noms ordinaires. Cependant, lorsque cette dernière distinction est sans objet dans le parler considéré, j'ai fusionné les colonnes.

Pour compléter les données fournies précédemment (et ne pas donner l'impression que le système de la tashlhiyt figurant dans les tableaux [5] et [6] est peu représenté), j'ajoute les données du parler marocain de Figuig (Kossmann, 1997 : 182, 226) ainsi que celles des parlers libyens de Ghadamès (Lanfry, 1968 : 350-1) et d'Awjila (van Putten, 2014 : 114-5).

Remarque : dans nombre de parlers, la marque de 1SG est *-u*, *-îw*, *-k^w*... après les noms ordinaires alors qu'elle est réduite au signifiant zéro après les noms de parenté²⁸. Si les autres affixes du SG sont identiques, la mention 1SG ≠ a été ajoutée entre parenthèses.

	Noms ordinaires	Noms de parenté	Noms ordinaires	Noms de parenté
	SG	SG	PL	PL
zénaga IDH	non (sauf 2F.SG)		non	
zénaga T, AD	oui (sauf 1SG)		non	
tetserret	oui (sauf 1SG)		non	
touareg	non	oui	non	oui
tashlhiyt	non	oui	non	oui (<i>t-</i>)
Figuig	non	oui	non	oui (<i>t-</i>)
Awjila	non	oui	non	oui (<i>t-</i>)
Ghadamès	non	oui	non	oui (<i>t-</i>)
kabyle	oui (1SG ≠)		non	oui (<i>t-</i>)
mozabite	oui (sauf 2F.SG)		non	oui (<i>t-</i>)

28. Un changement d'accent peut devenir la seule marque de 1SG. C'est le cas à Zuara (Serra, 1993 : 250-251) après tous les noms de parenté, à l'exception de *âra* « figlio » > *arâw* « mio figlio » (= mon fils). Exemple : *yellî* « figlia » > *yélli* « mia figlia » (= ma fille).

	Noms ordinaires	Noms de parenté	Noms ordinaires	Noms de parenté
ouargli	oui		non	oui (t-)
Zuara	oui (1SG ≠)		non	oui (t-)
Djerba	oui (1SG ≠)		oui (sauf 1PL)	

Tableau (9) : emplois de la construction directe avec les pronoms affixes

Le zénaga des Idābləḥsān et le berbère de Djerba sont situés aux deux extrémités du spectre : alors que la présence de *n(n)* est généralisée dans le premier, elle est exclue dans le second. L'un et l'autre représentent des cas isolés. En règle générale, *n(n)* est toujours présent avec les pronoms du pluriel après les noms ordinaires et presque toujours absent²⁹ après les noms de parenté. En revanche, les parlers divergent pour les pronoms du singulier après les noms ordinaires, environ la moitié d'entre eux n'ayant pas recours à *n(n)*.

3.1.3. Du sens de l'évolution

Tous les berbérissants sont d'accord pour considérer que la construction directe est archaïque et que l'introduction de *n* entre deux nominaux (devant le D^{ant}) est une innovation (Chaker, 1988 : 690). Je pense qu'il en est de même pour les constructions à D^{ant} pronominal, bien que ce fait ait été moins souligné.

La comparaison avec l'état d'annexion du sémitique ne fait que confirmer cette analyse, même si les formes et le fonctionnement de l'opposition d'état en berbère sont assez différents de ceux qu'on trouve par exemple en arabe. Que l'existence de deux formes distinctes (EL vs EA) soit protoberbère ou non³⁰, elle a certainement dû précéder ou du moins freiner la généralisation du *n(n)*. C'est la raison pour laquelle l'absence de *n* devant les formes kabyles d'EA en *u-* ou *i-* pourrait très bien *a priori* être un archaïsme, l'opposition d'état étant alors assez marquée pour rendre le *n* redondant.

29. On verra cependant quelques exceptions en 3.2.2., lorsque je reviendrai sur le cas du *-t-*.

30. Certains berbérissants (notamment Brugnatelli 1987, 1997) ont montré que des traces d'EA (et surtout de D^{ant} en *w-*) existaient quasiment dans tous les parlers, y compris ceux où l'opposition d'état ne fonctionne pas en synchronie. Je suis d'accord avec Brugnatelli (1997 : 146-7) pour attribuer la naissance de l'opposition d'état à des phénomènes d'accent et de sandhi (Taine-Cheikh, 2005a), mais considère que c'est la forme de l'EL – non celle de l'EA – qui est la forme de base. En conséquence, les traces de *w-* ou *y-* (comme *n'*- dans les exemples [3b] et [4] et *n-w-* dans les exemples de la note 7) ne prouvent pas, de mon point de vue, qu'il existait par le passé une opposition d'état en zénaga.

À l'échelle du berbère, le remplacement de la construction directe par la construction indirecte est resté incomplet et il présente de nombreuses différences d'un parler à l'autre. Ainsi, si ce remplacement est très poussé en zénaga avec les D^{ant} pronominaux, il l'est moins avec les D^{ant} nominaux, même si les noms de parenté n'y constituent plus une exception (du moins chez les Idābləhsān).

Lors du remplacement d'une construction par une autre, la persistance de formes résiduelles n'a rien de surprenant, mais il est particulièrement intéressant de constater qu'elles présentent des similitudes avec celles qui, en arabe maghrébin, résistent le mieux à la disparition de l'état d'annexion, à savoir l'expression de la possession et de la numération avec quelques nominaux très fréquents ou exprimant des parties inaliénables³¹.

3.2. Affixations et phénomènes de jonction

Les langues berbères étant, comme les langues sémitiques, du type agglutinant, les phénomènes de jonction (sandhi) semblent y avoir joué un rôle important (Taine-Cheikh, 2005a). Les constructions génitatives indirectes méritent d'être envisagées sous cet aspect.

3.2.1. Cas où *n* chute

En zénaga, où le connecteur *n(n)* connaît un développement particulièrement important, il peut parfaitement être omis si le D^é se termine par *n*. On peut se demander si la généralisation du connecteur est due à la présence systématique d'une nasale finale dans l'afixe nominal du pluriel (ou si c'est l'inverse). Quoiqu'il en soit, le zénaga n'est pas le seul parler où des particularités ont été observées avec des finales en *-n*. En effet, une tendance à la réduction (*-nnn-* > *-nn-*) a été signalée en touareg lorsqu'une finale *-n* entre en contact avec le *-nn-* du pronom affixe. Comparer (29a) et (29b) (Prasse, 1972 : 170)³² :

(29a) *āmīdi=nn-ît*

M.EL.ami.SG=de-3SG

« son ami »

(29b) *ehān=n-ît*

M.EL.tente.SG=de-3SG

« sa tente »

31. Sur le rapport de possession en arabe algérois, voir Boucherit (1997). Sur la construction des numéraux < 11 dans les dialectes arabes, voir par exemple Taine-Cheikh (1994).

32. Noter que dans le touareg de l'Ahaggar, la marque de 3SG *-ît* est, comme dans le pronom possessif « à lui, le sien » du zénaga, similaire au pronom affixe OD de 3SG usité après certains verbes.

On a la même simplification en awjili (van Putten, 2014 : 115), la nasale disparue pouvant être celle de la finale *-n* du singulier, ainsi dans :

- (30) *bəʕədèn* *y-ušà=d* *iwínan* *i-sàsa*
 then 3M.SG-come.PFV=PO1 one.M.SG 3M.SG-beg.IPFV
af=təʕilli=nn-əs
 on=house=of-3M.SG
 «Then someone came begging at his house»

En tetserret (Lux, 2013 : 276-7), il n'y a pas de simplification avec les pronoms affixes de pluriel introduits par *enn-*, même si le nominal se termine par *-n* comme *in* « maison » en (31a). En revanche, avec ceux du singulier qui s'affixent directement au nominal (voir tableau [7]), les nominaux en *-n* perdent leur finale et la voyelle précédente s'allonge sous l'accent si ce n'est pas un schwa. D'où *ukš-an* > *u'kš-ā-* « dents » en (31b) :

- (31a) *in=ənn-ank* (31b) *ukš-ā=s*
 M.maison.SG=de-1PL M. dent.PL=[de].3SG
 « notre maison » « ses dents »

Ces différents exemples montrent qu'il existe une tendance à supprimer la nasale finale ou à réduire le nombre de *n* quand il y en a plusieurs en contact. Cependant, l'ajout d'une consonne est aussi un phénomène attesté en berbère.

3.2.2. Autres phénomènes de jonction et de renforcement

En touareg, la laryngale *h* apparaît devant le pronom de 1SG quand le nominal se termine par une voyelle (*-in* > *-hin*).

Le cas le plus fréquent avec les pronoms, cependant, est l'ajout d'un *t*. C'est ce qu'on peut déduire de l'existence, dans de nombreux parlers berbères, d'un dédoublement de la série des pronoms affixes directs de 3^e personne, celle à support *-t-* étant régulièrement employée alors que celle sans support *-t-* (réduite au 3M.SG à une voyelle ou, dans quelques parlers rifains, au signifiant zéro \emptyset) n'est usitée qu'après certains verbes (Brugnatelli, 1993, 1998b ; Kossmann, 1997). Les verbes non suivis de *-t-* sont essentiellement ceux se terminant par une voyelle alternante, dont les correspondants, en zénaga, sont des verbes à radicale finale ʔ (Taine-Cheikh, 2004)³³.

Le tableau (10) reprend d'une part les données de Kossmann (1997), d'autre part celles du zénaga.

33. En zénaga, comparer *yəʔʕiʔ=h* « il l'a acheté » et *yäskär=ti* « il l'a fait ».

	Formes berbères attestées (hors zénaga)			Formes attestées en zénaga	
	série A	série B	série C	série A	série B
3M.SG	<i>t-ø</i>	<i>i-ø</i>	?	<i>t-i</i>	<i>(i)h</i>
3F.SG	<i>t-ət</i>	<i>i-t</i>	?	<i>t-ät</i> ³⁴	<i>(i)yät</i>
3M.PL	<i>t-ən</i>	<i>i-n</i>	<i>n</i>	<i>t-än</i>	<i>(i)n-än</i>
3F.PL	<i>t-ənt</i>	<i>i-nt</i>	<i>nt</i>	<i>t-əN^y[ät]</i>	<i>(i)n-əN^y[ät]</i>

Tableau (10) des pronoms affixes du régime direct

Comme le suggérait Kossmann, la comparaison avec le chamito-sémitique incite à voir dans le *-t-* des séries A une consonne ajoutée (plutôt qu'une consonne perdue dans les autres séries). On aurait donc là un premier exemple de *-t-* ajouté correspondant, non à un phénomène de rupture de hiatus, mais à un phénomène de renforcement³⁵. Par ailleurs la série B du zénaga a, au pluriel, un *-n-* qui est sans équivalent dans les séries B et C des autres parlers et a donc toutes les chances d'avoir été, lui aussi, rajouté.

Pour le *-t-* + affixes PL qui apparaît après les noms de parenté, aucune origine satisfaisante n'a été trouvée, mais il pourrait s'agir là aussi d'une consonne de renforcement. Tout d'abord on observera qu'aucun *-t-* n'est présent dans l'aire touarègue (voir tableau [9]), mais également dans le Rif occidental (Lafkioui, 2007 : 133). Par ailleurs, l'apparition d'un *-n-* a été signalée à plusieurs reprises dans la série réservée aux noms de parenté. Parfois, comme en touareg, le *-n-* tend à apparaître au singulier comme au pluriel, mais d'autres fois le *n* semble venir remplacer le *-t-* spécifique au pluriel. Ainsi, en mozabite, Delheure (1989 : 148) signale-t-il l'existence, à côté d'exemples réguliers avec *-t-* (voir [32a]), de variantes avec *n* (voir [32b]) :

- | | | | | |
|-------|---|-------|---|------------------------------|
| (32a) | <i>baba=t-sən</i>
père.M.SG=[de] .3M.PL
« son frère » | (32b) | <i>baba</i>
père.M.SG
« leur père » | <i>n-sən</i>
de(?) -3M.PL |
|-------|---|-------|---|------------------------------|

Quant au ghomari, au nord-ouest du Maroc, Mourigh (2016 : 200) n'y a relevé au pluriel que la variante avec *nn* (voir [33a] et [33b]).

34. J'adopte ici une notation phonologisante, car tout *-t* final se réalise [ð] en zénaga (il se confond donc avec la réalisation phonétique de /d/).

35. Curieusement, les formes de 3^e personne qui sont usitées à Ghadamès après les verbes à dernière radicale alternante présentent, non une absence de *t*, mais au contraire un *t* redoublé, ainsi 3M.SG *ətt* dans *yəšš=ətt imda* « il mange tout » (Lanfry, 1972 : 176). Le commentaire de Galand publié après l'intervention de Lanfry (p. 182-183) évoque par ailleurs d'autres cas où un *t* non radical apparaît, notamment en touareg.

(33a)	<i>kma=s</i>	(33b)	<i>kma</i>	<i>nn-sen</i>
	frère.M.SG=[de].3SG		frère.M.SG	de (?)·3[M].PL
	« son frère »		« leur frère »	

Ni Delheure ni Mourigh n'ont indiqué (par le signe =) qu'il y avait cliticisation des pronoms précédés de *n(n)* dans les exemples (b). On aurait pu penser qu'on a affaire à un simple changement de consonne de renforcement ($t > n$) en (32b) ou à son introduction ($\emptyset > n[n]$) en (33b). L'absence de signe = indique plutôt que la série des affixes employée après les noms de parenté en vient petit à petit à ressembler à la série employée après les noms ordinaires.

Malgré tout, les exemples (32b) et (33b), où le *n(n)* pose un problème d'analyse, m'incitent à approfondir la question des divers morphèmes en *n*.

3.3. *n* comme morphème

Certaines consonnes jouent un rôle important dans la morphologie du berbère. Ainsi la nasale *n* est-elle, par exemple dans les pronoms, aussi bien marque de pluriel que marque de 1^{re} personne (PL). Cela rend le découpage par morphème parfois hypothétique et contribue à compliquer la recherche sur l'origine du *n(n)* de génitif. Avant de revenir aux pronoms possessifs qui, à mon avis, pourraient avoir joué un rôle notable, j'évoquerai les deux morphèmes que certains auteurs ont proposés comme source du connecteur.

3.3.1. *n* comme élément déictique

d et *n* sont deux éléments déictiques, plus ou moins bien conservés selon les parlers, qui entrent dans la formation, d'une part des démonstratifs (modalités rattachées aux nominaux ou pronoms), d'autre part des particules d'orientation rattachées aux verbes. D'une manière générale, la présence de *d* indique une proximité ou un rapprochement tandis que celle de *n* indique une distance ou un éloignement.

Dans un texte datant de 1969, Galand (2002 : 206) suggérait, entre autres observations, de relier le *n* du génitif au démonstratif *n* :

[...] il se peut qu'on soit passé de : *aman n X trg^wa* « l'eau là X (de) la-rigole » à : *aman X n trg^wa* « l'eau X de la-rigole ». Attiré par le deuxième terme du syntagme, le démonstratif *n* serait devenu préposition. On pourrait alors relier *n*, préposition (variante : *N*) à *N*, démonstratif de l'éloignement [...] et l'on saurait pourquoi *n* occupe une place à part dans le système des prépositions.

Mais plus récemment, Galand (2015 : 144) reconnaissait, suite notamment à la critique de Delheure et Reesink (1973 : 65), qu'un tel changement de statut n'était attesté pour aucune autre préposition et qu'il valait mieux orienter la recherche dans une autre direction.

3.3.2. *n* comme préposition

Schiattarella a analysé, dans son article de 2020, les différents emplois de *n* en siwi (ce *n* entrant même dans la formation des marqueurs de relative³⁶), mais il s'agit dans tous les cas d'une préposition servant d'outil de connexion à un nom.

Dans leur article sur *n* en ouargli, Delheure et Reesink (1973 : 63) ont montré que ce morphème y était employé, non seulement comme connecteur entre deux nominaux, mais également pour introduire un complément circonstanciel après le verbe, la valeur fondamentale étant alors celle de mouvement, de direction : soit « direction vers » (sens dérivé : finalité, but), soit « direction à partir de » (sens dérivé : cause).

La plupart des parlers (dont le zénaga) n'emploient guère le *n* qu'après des noms. Parmi ceux qui, comme le ouargli, emploient *n* comme une préposition à part entière pour indiquer un mouvement, on trouve le cas de Figuig où « [l]a préposition allative a la forme *l* dans les kçour Zénaga et Elmaiz, et la forme *n* dans les autres villages » (Kossmann, 1997 : 224).

Parmi les auteurs qui voient, dans le *n* du génitif, une ancienne préposition, on peut citer Pennachietti (1978 : 309-310). Dans son article, il considère que le *n* berbère devait ressembler auparavant à la préposition *n* de l'égyptien et à la préposition *li-* du sémitique occidental, capables d'exprimer aussi bien le datif que l'appartenance, ainsi que d'autres relations comme la cause, le temps, le lieu, etc. Comme Pennachietti le précise en conclusion, le *n* berbère n'est pas actuellement la préposition du datif et de l'attribution, mais il pourrait s'agir d'une évolution comparable, quoiqu'inverse, à celle subie par le *n* égyptien, devenu expression exclusive du datif. Voyons maintenant une construction où le *n* pourrait, nonobstant, avoir conservé la valeur d'attribution.

3.3.3. Les pronoms possessifs en *n(n)*

Les pronoms possessifs ne sont pas relevés dans tous les parlers, mais, là où ils ont été signalés, ils semblent formés d'un premier élément déictique (un support de détermination) suivi de *n(n)* + pronom affixe.

36. Cette présence dans les relateurs est d'autant plus intéressante qu'en siwi elle va de pair avec la disparition de la marque dite « du participe » qui caractérise ailleurs le verbe de la relative à antécédent sujet — marque suffixale qui caractérise aussi l'adjectif en zénaga quand il est en fonction épithétique ou de modifieur (Taine-Cheikh, 2007 : 302-303).

Dans quelques parlers, le support de détermination est, sinon absent, du moins invariable, ainsi du ghadamsi (*in-nūk* « le mien, la mienne... » Lanfry, 1968 : 350-1) et du berbère parlé à Zuara (*ennu* « mio, miei, mia, mie » Serra, 1993 : 248, 253).

Dans les autres, les formes sont plus ou moins différenciées. Biarnay (1908 : 36-7) en donne quatre pour le ouargli (*ounniou* « le mien », *tenniou* « la mienne », *inin niou* « les miens », *tinin niou* « les miennes »), tandis que Beguinot (1931 : 112-3) pour le nefousi et Attayoub (2001 : 80-81) pour la tetserret n'en donnent que deux (les formes du singulier, comme en zénaga) : *winnu/wīnnu* « moi, el mio », *tinnu/tīnnu* « mia »... d'une part, *innawad* « le mien », *tinnawad* « la mienne »... d'autre part.

La série à un seul terme pourrait orienter vers une signification originelle du type « à moi, à toi, à lui... ». À l'appui de cette hypothèse, conforme à l'évolution suggérée par Pennachietti, j'attirerai l'attention sur trois points :

1) l'existence, en tamasheq (Heath, 2005 : 259-260), de la construction *i-nin* « it is mine », attestée à côté de la série des pronoms possessifs proprement dits (*w-a-nin* « mine » F.SG *t-a-nin*...).

2) l'emploi, en kabyle (Naït-Zerrad, 2001 : 129), de la série longue des pronoms affixes *inu*, *inek*, *nne?*... pour exprimer l'appartenance (« c'est à moi, c'est à toi, c'est à nous... ») comme en (34b) — et pas seulement lorsqu'un démonstratif sépare le possessif du nominal, comme en (34a)³⁷ :

- (34a) *axxam=agi=ines*
maison.M.SG=DEM.M.SG=[de/à].3SG
« cette maison à lui »
- (34b) *axxam=agi*, *ines*
maison.M.SG=DEM.M.SG à.3SG
« Cette maison(, elle) est à lui »

3) l'emploi, en zénaga, de la préposition *ən* pour exprimer l'appartenance ou l'attribution dans quelques énoncés non verbaux :

- (35a) *oʔdʔi* *äð* *ən* *mīn*
cheval. M. SG COP à qui
« le cheval est à qui ? »

37. La série longue des pronoms affixes de Zuara présente des similitudes avec celle du kabyle (notamment en ce qui concerne son autonomie syntaxique, supérieure à celle de la série courte), mais la traduction de Serra (1993 : 293) ne renvoie qu'à la notion de possession (cf. *enn=u* « mio... »).

(i) *t-iddār-t* *ed* *w-elgóm* *enn=u*
F.EL-maison-SG et M.EA-chameau.SG de=1SG
« la casa e il cammello sono miei » (=la maison et le chameau sont miens)

(35b)	<i>tgārīn=ið</i>	<i>wäygi</i>	<i>ən</i>	<i>iʔž</i>
	calebasse.F.PL=DEM.PL	COP.NEG	pour	lait.M.SG
	« Ces Calebasses-ci ne sont pas pour le lait »			

Par ailleurs, en zénaga, la tournure *äyð äð ənn=uʔh* (ex. [7]) a pour équivalent, dans l’arabe ḥassāniyya avec lequel le zénaga est en contact depuis des siècles, soit *hāḍā l-i* « c’est à moi », soit *hāḍā līl=i* « c’est le mien ».

Dans mon étude sur les pronoms possessifs du ḥassāniyya en *līl-* (Taine-Cheikh 2022), j’ai montré qu’ils pourraient avoir pour origine la forme redoublée *līl-* de la préposition *l(ə)/li* d’appartenance que l’on trouve dans quelques parlers arabes, notamment au Maghreb.

Comme le redoublement du *n* est fréquent dans les pronoms possessifs du berbère – et parfois considéré comme une de leurs caractéristiques –, l’hypothèse d’une évolution convergente de l’arabe et du berbère (ou du calque de l’une des langues sur l’autre) apparaît comme tout à fait plausible.

Indépendamment des phénomènes de contact qui mériteraient une analyse complémentaire, on constate que la variation observée en berbère concerne, non seulement la formation des pronoms possessifs, mais également leurs traductions. Celles-ci attestent, tantôt de la valeur de possession, tantôt de celles conjointes de possession et d’appartenance. Cette variété pourrait bien être la conséquence d’une perte progressive, plus ou moins marquée selon les parlers, de l’expression spécifique de l’appartenance par la préposition *n* et le signe qu’une des deux séries de pronoms possessifs pourrait procéder, non de la notion de possession, mais de celle d’appartenance.

4. CONCLUSION

De tous les fonctionnels attestés en berbère, le *n* étudié ici est certainement le plus commun et le plus usuel. Sa présence entre le déterminé et le déterminant dans les constructions génitiales est bien connue, mais l’existence d’alternances entre les constructions directes (ou synthétiques) et indirectes (ou analytiques) fait de *n* une adposition à l’origine peu claire et au statut particulier – raison pour laquelle j’ai adopté le terme de « connecteur ».

Les variations dans les emplois de *n* ont été observées depuis longtemps, mais il était utile d’y revenir en partant des données du zénaga. En effet, ces emplois présentent quelques différences entre les locuteurs du zénaga selon leur origine tribale alors même que les variations non individuelles de ce type sont très limitées (voir Taine-Cheikh, *sous presse*). Tandis que le *n* est présent avec tous les déterminants pronominaux (2SG.F excepté) dans

le zénaga des Idābləḥsān, il se limite à ceux du pluriel dans le zénaga des Tāndġa et des Āwlād Däymān.

Le zénaga fait globalement partie des variétés où le *n* connaît une très grande généralité d'emploi, notamment parce que, à l'instar de la tetserret, les noms dits « de parenté » ne font pas exception à la présence d'un *n*, comme c'est le cas dans les autres variétés. Cependant la situation dans le zénaga des Tāndġa et des Āwlād Däymān est plus proche de celle qu'on trouve dans les autres variétés (et en particulier dans la tetserret) ; celle observée dans le zénaga des Idābləḥsān apparaît comme plus novatrice. L'étude réalisée ici confirme en effet le sens général de l'évolution tel que l'ont compris les berbérissants depuis longtemps : la tendance au remplacement du syntagme de détermination directe (construction synthétique) par le syntagme de détermination indirecte (construction analytique). Le fait qu'il s'accorde avec l'évolution observée dans les dialectes arabes et postulée plus généralement pour le sémitique ne peut que le confirmer.

Dans quelques cas, la construction génitive se fait en zénaga sans l'ajout d'un *n*, mais cela se produit surtout quand le déterminant appartient à un sous-groupe spécifique de nominaux (numéraux < 11 ; superlatifs) ayant, entre autres particularités, celle de présenter un accord en genre et en nombre – fût-il partiel ou facultatif – avec le déterminé. Ces phénomènes n'étant pas réservés au zénaga, on peut penser qu'ils témoignent d'un état ancien plutôt que d'innovations. Il est certain en tout cas qu'ils se situent aux limites de la catégorie générale des nominaux et sont donc, plus que les autres, soumis à la variation dialectale (à l'instar des nominaux « adjectivaux » que j'ai écartés de l'étude présente – à la différence près que le nominal « adjectival » est le déterminant, non le déterminé comme le numéral ou le superlatif).

Dans la troisième partie, après une synthèse des données précédemment réunies permettant de faire le point sur les emplois de *n* et les exceptions à sa présence, je reviens sur la question de l'origine du connecteur *n*. Je revisite l'hypothèse de *n* comme préposition exprimant originellement, entre autres, l'appartenance (à l'instar de la préposition *li-* du sémitique occidental) et la retiens pour éclairer la formation des pronoms possessifs (essentiellement sous une forme redoublée : *nn*). L'existence et la spécificité de ces pronoms n'ont pas attiré beaucoup l'attention des berbérissants jusqu'à présent, mais il est clair qu'ils présentent un point de comparaison utile pour la formation des pronoms possessifs du ḥassāniyya en *lil-*.

Parallèlement je me suis intéressée à certains faits susceptibles d'être interprétés comme des phénomènes de sandhi : d'une part, le *-t-* qui apparaît dans les pronoms au pluriel après les noms de parenté et alterne parfois avec *-n-*, d'autre part la tendance, dans quelques variétés du berbère, à réduire le

nombre de *n* quand une construction génitive fait que plusieurs *n* entrent en contact. La nasale *n* étant, comme le *t*, une consonne fréquemment usitée dans les ruptures de hiatus et les liaisons, on peut en effet se demander si le phénomène de sandhi n'a pas favorisé – directement ou indirectement – l'émergence du connecteur.

Catherine TAINE-CHEIKH

Lacito (CNRS, Université Sorbonne nouvelle et Inalco)

RÉFÉRENCES

- AIKHENVALD A., 1988, A Structural and Typological Classification of Berber Languages, in S. Brauner, S. and E. Wolff (eds.), *Progressive Tradition in African and Oriental Studies*, Berlin, Akademie Verlag, p. 36-43.
- ATTAYOUB, A. K., 2001, *La tatsərret des Aytawari Seslem : Identification sociolinguistique d'un parler berbère non documenté chez les touaregs de l'Azawagh (Niger)*, Maîtrise soutenue à l'Inalco, Paris.
- BASSET A., 1952, *La langue berbère*. London/New York/Toronto, Oxford University Press.
- BASSET R., 1909, Étude sur le dialecte zénaga. *Mission au Sénégal*, vol. 1, Paris, Leroux.
- BIARNAY S., 1908, *Étude sur le dialecte berbère de Ouargla*, Paris, Leroux.
- BOUCHERIT A., 1997, L'expression du rapport de dépendance. Constructions synthétique et analytique en arabe algérois, in A. Bausi & M. Tosco (eds), *Afroasiatica Neapolitana*, « *Studi Africanistici. Serie Etiopica* » 6, Napoli, Istituto Universitario Orientale, p. 63-67.
- BOUCHERIT A., 1999, Relation d'appartenance, nom de parenté et substrat berbère, in M. Lamberti & L. Tonelli (eds), *Afroasiatica Tergestina*, Padova, Italy, Unipress, p. 175-186.
- BRUGNATELLI V., 1987, Deux notes sur l'état d'annexion en berbère, in H. Jungraithmayr & W. W. Müller (eds), *Proceeding 4th Int. Hamito-Semitic Congress*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins Publishing Company, p. 349-359.
- BRUGNATELLI V., 1993, Particularités des pronoms en berbère du Nord, in J. Drouin & A. Roth (eds), *À la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à Paulette Galand-Pernet et Lionel Galand*, Paris, Geuthner, p. 229-246.
- BRUGNATELLI V., 1997, L'état d'annexion en diachronie, in A. Bausi & M. Tosco (eds), *Afroasiatica Neapolitana*, « *Studi Africanistici. Serie Etiopica* » 6, Napoli, Istituto Universitario Orientale, p. 139-150.

- BRUGNATELLI V., 1998a, « Il berbero di Jerba: rapporto preliminare », *Incontri Linguistici* 21, p. 115-128.
- BRUGNATELLI V., 1998b, La morphologie des noms berbères en W-. Considérations diachroniques, in M. E. Medlaoui, S. Gafaiti & F. Saa (eds), *Actes du 1er Congrès Chamito-sémitique de Fès (12-13 mars 1997)*, Sais-Fès, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah - Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, p. 51-67.
- CHAKER S., 1988, A226. Annexion (état d') (linguistique), *Encyclopédie berbère* V, p. 686-695.
- CHAKER S., 1995, *Linguistique berbère. Études de syntaxe et de diachronie*, Paris/Louvain, Peeters.
- DELHEURE J., 1987, *Dictionnaire ouargli-français*, Paris, SELAF.
- DELHEURE J., 1989, « Étude sur le mozabite », *Études et Documents Berbères* 6, p. 120-157.
- DELHEURE J. & REESINK P., 1973, Le morphème « n » en ouargli, préposition et/ou connectif, *Fichier Périodique* 119, p. 48-73.
- ELMEDLAOUI M., 2012, Berber, in L. Edzard (éd.), *Semitic and Afro-Asiatic: Chalanges and Opportunities*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, p. 131-198.
- FAIDHERBE G., 1877, *Le zénaga des tribus sénégalaises. Contribution à la langue berbère*, Paris, Leroux.
- GALAND L., 1966, Les pronoms personnels en berbère, *Bulletin de la Société Linguistique* LXI, p. 286-298.
- GALAND L., 2002, *Études de linguistique berbère*, Leuven/Paris, Peeters.
- GALAND L., 2010, *Regards sur le berbère*, Milano, Centro Studi Camito-Semiti.
- GALAND L., 2015, La préposition berbère *n* et le chamito-sémitique, *Studi Africanistici. Quaderni di Studi Berberi e Libico-Berberi* 4 (*Miscellanea per il Centenario di studi berberi a « L'Orientale » di Napoli. Scritti in onore di Francesco Beguinot*), p. 129-148.
- HEATH J., 2005, *A Grammar of Tamashek (Tuareg of Mali)*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.
- KOSSMANN M., 1997, *Grammaire du parler berbère de Figuig (Maroc oriental)*, Paris/Louvain, Peeters.
- KOSSMANN M., 2000, *Esquisse grammaticale du rifain oriental*, Paris/Louvain, Peeters.
- KOSSMANN M., 2020, Berber subclassification, in R. Vossen & G. J. Dimmendaal (eds), *The [Oxford] Handbook of African Languages*, Oxford, Oxford University Press, p. 281-289.
- LAFKIOUI M., 2007, *Atlas linguistique des variétés berbères du Rif*, Köln, R. Köppe Verlag.
- LANFRY J., 1968, *Ghadamès I. Textes ; notes philologiques et ethnographiques*, Alger, Fichier de Documentation Berbère.

- LANFRY J., 1972, Deux notes sur le berbère de Ghadamès, *Comptes rendus du GLECS XVI* (années 1971-72), p. 175-183.
- LAOUST E., 1931, *Siwa. Son parler*, Paris, Librairie Ernest Leroux.
- LUX C., 2013, *La tetserret, langue berbère du Niger. Description phonétique, phonologique et morphologique, dans une perspective comparative*, Köln, R. Köppe Verlag.
- MARÇAIS W. & GUÏGA A., 1960, *Textes arabes de Takroûna. II Glossaire*, Paris, Librairie orientaliste P. Geuthner.
- METTOUCHI A., 2014, Foundations for a typology of the annexed/absolute state systems in Berber, *Language Typology and Universals (STUF)* 67/1 (« *Berber in typological perspective* » éd. by C. Taine-Cheikh & C. Lux), p. 47-61.
- MOURIGH K., 2016, *A Grammar of Ghomara Berber (North-West Morocco)*, Köln, R. Köppe Verlag.
- NAÏT-ZERRAD K., 2001, *Grammaire moderne du kabyle. tajerrumt tatrart n teqbaylit*, Paris, Karthala.
- NICOLAS F., 1953, *La langue berbère de Mauritanie*, IFAN - Dakar.
- PENNACCHIETTI F. A., 1978, Considerazioni sulla preposizione berbera *N*, in P. Fronzaroli (éd.), *Atti del Secondo Congresso Internazionale di Linguistica Camito-Semita (Firenze, 16-19 aprile 1974)*, Firenze, Istituto di Linguistica e di Lingue Orientali, Università di Firenze, p. 307-314.
- PENCHOEN T. G., 1973, *Étude syntaxique d'un parler berbère (Ait Fraḥ de l'Aurès)*, Napoli, Istituto Universitario orientale.
- PRASSE K.-G., 1972, *Manuel de Grammaire Touaregue (tāḥḡgart) I-III. Phonétique – Écriture – Pronom*, Copenhague, Éditions de l'Université de Copenhague.
- PROVOTELLE P., 1911, *Étude de la Tamazir't ou zenatia de Qalaât Es-Sened (Tunisie)*, Paris, Leroux.
- PUTTEN M. van, 2014, *A Grammar of Awjila (Libya). Based on Paradisi's Work*, Köln, R. Köppe Verlag.
- SCHIATTARELLA V., 2020, Noun modifiers and the *n* preposition in Siwi Berber (Egypt), *Journal of African Languages and Linguistics* 41 (2), p. 239-263.
- SERRA L., 1993, Sul “possessivo” nel dialetto berbero di Zuara (Tripolitania), in J. Drouin & A. Roth (éds), *À la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à Paulette Galand-Pernet et Lionel Galand*, Paris, Geuthner, p. 247-254.
- TAINE-CHEIKH C., 1994, Les numéraux cardinaux de 3 à 10 dans les dialectes arabes, in D. Caubet & M. Vanhove (éds), *Actes des premières journées internationales de dialectologie arabe de Paris (27-30 janvier 1993)*, Paris, INALCO, p. 251-266.
- TAINE-CHEIKH C., 1999, Le zénaga de Mauritanie à la lumière du berbère commun, in M. Lamberti & L. Tonelli (eds), *Afroasiatica Tergestina. Papers from the 9th Italian Meeting of Afro-Asiatic (Hamito-Semitic) Linguistics, Trieste April 23-24, 1998*, Padova, Unipress, p. 299-324.

- TAINE-CHEIKH C., 2004, Les verbes à finale laryngale en zénaga (Mauritanie), in K. Naït-Zerrad, R. Vossen & D. Ibriszimow (eds), *Nouvelles études berbères. Le verbe et autres articles. Actes du « 2. Bayreuth-Frankfurter Kolloquium zur Berberologie »*, Köln, R. Köppe Verlag, p. 171-190.
- TAINE-CHEIKH C., 2005a, Le rôle des phénomènes d'agglutination dans la morphogenèse du chamito-sémitique. Exemples de l'arabe et du berbère, in G. Lazard & C. Moyse (eds), *Linguistique typologique*, Lille, Presses du Septentrion, p. 288-315.
- TAINE-CHEIKH C., 2005b, Les numéraux en zénaga. Contribution à la syntaxe des noms de nombre en berbère, *Studi Maghrebini* (N.S.) 3 (« *Studi Berberi e Mediterranei. Miscellanea offerta in onore di Luigi Serra* », a curia di A. M. Di Tolli), p. 269-280.
- TAINE-CHEIKH C., 2006, Alternances vocaliques et affixations dans la morphologie nominale du berbère : le pluriel en zénaga, in D. Ibriszimow, R. Vossen et H. Stroemer (éds), *Études berbères III. Le nom, le pronom et autres articles. Actes du « 3. Bayreuth-Frankfurter Kolloquium zur Berberologie », 1-3 juillet 2004*, Köln, R. Köppe Verlag, p. 253-267.
- TAINE-CHEIKH C., 2007, Les propositions relatives en zénaga et le problème des relateurs en berbère, in M. Moriggi (a cura di), *XII Incontro Italiano di Linguistici Camito-semitica (Afroasiatica). Atti*, Soveria Mannelli : Medioevo Romano e Orientale, Rubbettino, p. 301-310.
- TAINE-CHEIKH C., 2008, *Dictionnaire zénaga-français. Le berbère de Mauritanie par racines dans une perspective comparative*, Köln, R. Köppe Verlag.
- TAINE-CHEIKH C., 2012, L'expression du haut degré en zénaga. Étude sémantique et morphosyntaxique, in D. Ibriszimow, R. Vossen & H. Stroemer (eds), *Études berbères VI. Essais sur la syntaxe et autres articles, Actes du « 6. Bayreuth-Frankfurt-Leidener Kolloquium zur Berberologie », Bayreuth, 19-21 juillet 2010*, Köln, R. Köppe Verlag, p. 269-289.
- TAINE-CHEIKH C., 2022, Les pronoms possessifs du ḥassāniyya, entre héritage et innovation due au contact, in G. Chikovani & Z. Tskhvediani (eds), *Studies on Arabic Dialectology and Sociolinguistics*, Kutaisi, Akaki Tsereteli State University, p. 275-284.
- TAINE-CHEIKH C., *sous presse*, Le zénaga des Tändgha (sources écrites et orales), in R. Vossen, D. Ibriszimow & H. Stroemer (eds), *Études berbères IX, Actes du « 9. Bayreuth-Frankfurt-Leidener Kolloquium zur Berberologie », Frankfurt, 21-22 juillet 2016*, Köln, R. Köppe Verlag, p. 165-181.

Résumé : En règle générale, la construction génitive est caractérisée, en berbère, par la présence de la préposition *ən*. Cependant il existe, dans beaucoup de parlers, des cas particuliers où le *ən* est absent, soit parce que le nom déterminé appartient à une catégorie particulière (celle des noms de parenté notamment), soit parce que le déterminant est un pronom

affixe (au singulier en particulier). Tout semble donc indiquer qu'on est passé, comme dans beaucoup de langues, d'une construction synthétique à une construction analytique, la préposition *ən* étant alors l'équivalent berbère de connecteurs comme *dyal*, *mtaʿ* ou *hagg* en arabe. Dans le berbère zénaga parlé par certains locuteurs (tribus Tendgha et Awlad Deymān), les exceptions à la règle sont en partie comparables à celles qu'on trouve dans les parlers berbères septentrionaux. Chez d'autres (tribu des Idablaḥsen), en revanche, l'absence de *ən* est essentiellement limitée aux cas où le nom déterminé se termine par *-n*. Après une présentation des variations observées en zénaga et une comparaison avec les différents cas de figure relevés dans les autres parlers berbères, je revivise les hypothèses qui ont été proposées pour expliquer la généralisation de *ən* et les exceptions.

Mots-clés : génitif ; connecteur ; construction synthétique ; déterminant pronominal ; pronom possessif.